

SOLÈNE ASKAREVA

POUR UN CHEVAL
QUI PLEURE...

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

....

....

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-089-7

Dépôt légal : avril 2022

À Solange la courageuse, qui eut à mener un combat pire que le mien...

Introduction

Peur, silence, et nuit profonde... Le couple est parfois le temple d'un pire qui ne peut se dire : mal à l'état pur, résurgence du fond des âges... Réalité occulte et décadente, difficile à énoncer, autant qu'à dénoncer...

Dans l'obscurité glaciale de cette nuit profonde, je commence par perdre ma pensée ! Tout ce qui jusque-là m'avait appartenu, dans la conscience intime que j'avais d'être moi et d'être à moi, s'engloutit en un rien de temps dans le profond abîme où l'on ne pense plus ! Seuls restent la peur et le silence...

Ses fureurs m'anéantissent... Ses faux-semblants instillent en moi le glacial goutte à goutte de son humeur changeante... Qu'est-ce qui se joue et se rejoue ainsi, à l'infini ? Qu'est-ce que je n'arrive pas à fuir ? Impossible de comprendre, impossible de penser.

Mais peu à peu émerge du grand chaos, l'inavouable vérité d'un mal à l'état pur : Il aime me détruire, Il va me tuer.

Surgit alors l'instinct de la dernière minute, juste avant qu'il soit trop tard : vivre, c'est fuir. Mais fuir, c'est là encore prendre le risque de mourir.

La porte s'ouvre ! J'y crois ! Du moins je crois apercevoir le commencement d'un bout du tunnel !

Mais attention aux illusionnistes avec leurs longues manches et leurs tours de passe-passe...

Pour Lui reprendre ma vie, je dois payer le prix ! Si je paie, c'est que je suis vivante...

Dans ces pages, « Il » n'est pas nommé : Il n'est pas nommable. Je Le désigne par une majuscule...

Le pseudonyme porté par le personnage « Tavin » est fictif.

Les documents judiciaires sont « dans leur jus », transcrits tels quels !

Fuir un jour, et pour toujours

Souffrir moins...

L'écriture serait vaine, si la nécessité n'en venait du fond de soi... Pour moi elle fut un antidote au renoncement, un effort de survie. En écrivant, je faisais du néant quelque chose qui existait, je lui donnais des mots, et je luttais contre ma fin possible.

Cette idée de ma fin s'insinuait en rampant, anéantissant l'avenir. Peu à peu, je me faisais à l'idée ; j'allais mourir. Mes forces à vivre s'affaiblissaient. Je vieillissais, hors du temps, hors de ma vie. Écrire a sauvé ce lien ténu qui me restait de ce que je perdais !

Ce que j'écrivais arrivait dans un jardin obscur, envahi de choses enfouies, tandis que s'effaçaient une à une les allées de mes rêves anciens, sous des sauvages ronces...

J'écrivais pour garder la tête froide dans le contraste des rochers tranchants où me calait la furie de Ses vagues assassines !

Les mots venaient tout seul ; j'essayais seulement de ne pas trahir la vérité.

J'apprenais à faire de mon mieux pour pas trahir et pas trop dire.

C'est un soir d'hiver qu'il a paru, pour changer ma vie, poser sur elle l'ordre nouveau de Son chaos, celui de Sa folie. Ça n'a pas commencé de suite... Des ténèbres brillaient au cœur de la nuit noire. Je n'ai pas su les voir. Je les prenais pour la lumière.

Il a suffi d'un soir, un seul soir pour détourner de ma vie les forces vives. Pour que se pose sur moi l'implacable logique de Son ordre établi, auquel jamais je n'aurais pensé un jour devoir croire ni obéir. Cela ne commença pas de suite...

Long crépuscule d'une très longue nuit...

Quand j'ai compris que je pouvais finir, je me suis mis à l'écrire, puisqu'à personne je ne pouvais le dire ; besoin d'écrire la menace sourde et inconnue qui m'étreignait, de panique faisait battre mon cœur...

J'ai commencé une longue lettre où je disais sans la dire la terreur qui me venait.

Une porte s'entrouvrait sur un gouffre sans fond. Ce qu'elle me laissait voir m'effrayait... J'attendais quelque chose, je ne savais pas quoi... Que la peur disparaisse... Qu'à jamais s'efface le mal que je commençais à bien connaître. Garder la tête froide dans ces vagues assassines !

Les mots venaient sans que j'aie à les penser. Je pensais comme je respirais, et je respirais comme je pouvais, dans l'urgence, jamais à fond...

J'ai commencé à survivre en écrivant, écrire et survivre... parce que je ne pouvais pas dire...

Quelque chose dure et perdure, quelque chose n'est pas mort puisque j'écris encore. Voilà ce que je me disais... Pourtant Il me tue à petit feu. Et j'habite ce meurtre qu'Il fabrique, ce meurtre de ma vie.

Alors j'écris ce qu'Il me fait devenir... J'écris les jours qui passent ; ceux que je traverse.

« Chérie » est devenue « Salope ». Ce sont ces mots que j'écris ! Pas vraiment des poèmes...

Si j'en suis arrivée là, c'est que depuis longtemps Il m'avait repérée ! Cette vérité m'effleure de son souffle glacé ! Car jamais je n'ai vraiment su ni me battre ni me défendre.

Je suis Son sur-mesure, Son jardin du mal, Son idéal... En bon orfèvre Il forge et fait chanter le fer. Il parle aux plaies qu'Il fait, dans le silence du secret. Plus que tout Il veut des sacrifices silencieux.

Je n'ai aujourd'hui plus aucun doute que le Diable existe... Je le prenais jadis pour un concept, une allégorie... Je sais aujourd'hui qu'il existe vraiment, et qu'il a même ses apprentis sur la terre. Qu'au moins il en a un...

Je L'ai suivi jusque chez Lui où j'appris le nouvel ordre de ma vie...

Plusieurs fois, sous l'horloge distraite qui contemple le temps, contemple le pire sans jamais rien en dire, de peu s'en est fallu que je ne meure. De peu vraiment ! Plusieurs fois entre Ses mains je fus dissoute dans ma peur. Sous le lustre en cristal et les breloques qui s'entrechoquent, parfois d'un rien s'en est fallu...

Je respirais ce qui me venait de Lui ; l'envie que j'aie peur, que j'aie mal et que je meure... Mais Il voulait aussi me garder, profiter à l'infini, et pouvoir recommencer...

Les mots s'enchaînent dans ce lien intime, étrange que j'ose à peine écrire, que je ne peux décrire. Quand je les dis, quand je les lis, ces mots me regardent ;

ils sont le pacte trahi d'une impudeur, quelque chose qui demande à ne pas être dit. L'impudeur est le prix de cette vérité...

J'ai tenté la résistance en tentant l'ignorance, puis j'ai fini par me rendre à Sa géhenne glacée, dans Ses contrées perdues, sous le lustre et les breloques qui s'entrechoquent... Il fut, je le promets, chacune de mes terreurs !

Je sais maintenant le pacte que j'ai signé ! Mais tout n'est pas mort, puisque je vis encore !

L'horloge ne célèbre qu'un cortège endormi pour la nuit, à chaque heure son mal...

En Lui, il y a l'Un, et il y a l'Autre. L'un possède l'Autre, et l'Autre me possède. Mystère à deux tranchants. L'un et l'Autre, pas à la même heure. Mais en Lui les deux habitent.

Au début j'allais de l'Un à l'Autre, me cognant dans le noir, essayant d'éviter celui qui était pire. C'était sombre, c'était froid, c'était la nuit profonde. Pas de vie furtive, pas de chants nocturnes, pas de trouée d'étoiles ni de promesse de l'aube. Rien que l'effroyable et vertigineuse nuit noire, où, sans fin, je tombais, où à jamais je m'engouffrais...

L'un s'absentait de plus en plus souvent, de plus en plus longuement, et l'Autre surgissait, redoutable et féroce, sous les yeux impassibles de l'impossible horloge, et son cadran qui, compte les heures, mesure le temps... Déjà je n'en pouvais plus...

Quelque chose précède, un air avant-coureur ; un vent d'orage m'avertit que ça vient. Même à distance, je sens quand ça arrive... Je sens à l'avance les échéances de Ses crises...

Pour ce qu'il a à dire, les mots ne servent pas. Il y a seulement, qui s'entremêlent, la fureur et le silence ! Il aime ce qu'il fait. Ses mots s'enfouissent dans la pudique profondeur d'un bonheur essentiel qu'il a perdu, ou qu'il n'a jamais eu. Le mal qu'il fait Lui rend peut-être quelque chose d'originel que soudain Il retrouve, avec Sa proie utile à garder sauve.

Je cherche l'ombre de l'ombre, pour mieux me protéger.

Longtemps je n'ai rien voulu voir, ni savoir, de la longue nuit sans rêves, de la plus longue des nuits noires.

Musique que j'entends...

Au début, j'entendais le chant de Ses chevaux, musique incandescente livrée aux forces vives du monde sauvage qui la précède et qui la suit... Je connais ce chant-là...

Je l'ai suivi chez Lui, dans Ses mystères où j'appris le nouvel ordre de ma vie. Le temps d'apprendre, il s'est mis à faire noir. La nuit tombait... Des murs

suintait un jus de pierre moisie qui donnait froid au cœur...

Parfois l'ombre s'écartait. Il apparaissait derrière les mots, au feu de la fureur, dans les contours d'une encre sympathique, sous l'éclairage acide et foetal du crépuscule qui Le gardait...

Nuit d'hiver

Le ciel demande à neiger... On entend les râles sourds du vent glacé qui court au ras des terres. Derniers souffles du temps, on dirait, qui enserrant l'âme jusqu'en bas des chevilles... J'entends les râles qui grondent, quand la nuit s'annonce.

Cruelle froideur de la terre en hiver, cruelle froideur du ciel ! Il faut de l'ours pour résister ! Pour tenir la froideur et faire place à la glace, en son cœur... Le temps est fait de ces murmures du vent glacé...

Mon temps changeait de place ; il se changeait en glace. J'écrivais ce que j'apprenais de Lui ; ce lien me retenait, laissait voir le fil étrange qui traîne dans son sillage une histoire sans queue ni tête, où s'entremêlent des phrases sans ponctuation...

J'écrivais les jours qui laissent partir ma vie. J'écrivais la lente agonie de ma pensée qui meure.

Quand je n'en pouvais plus des râles lancinants, je partais, comme je pouvais. Mais dès le commencement, ce fut établi : je ne pourrais partir loin. Je fuyais seulement un peu, laissant passer le temps et son cortège de punitions. Ce que j'apprenais me faisait peur ; c'était le galop d'une étrange folie...

En naissant, j'ai reçu d'aimer les chevaux, comme ça, sans aucune autre raison que celle de les aimer... Je n'ai rien choisi du tout ; depuis toujours c'est comme ça !

Lorsque j'étais petite, je me rêvais cheval ! Je ne courais pas, je galopais à trois temps sur mes deux jambes ; je trottais, je m'ébrouais, je hennissais... Les chevaux, longtemps, ont été la matière première de ma vie, la chair vive de tous mes rêves. Les chevaux me protégeaient du pire. Du moins, je le croyais. Ils rendaient ma vie vivable. Je pouvais vivre et grandir, rassurée sur le monde, puisqu'ils en étaient.

J'étais ce que j'étais selon eux, grâce à eux, en fonction d'eux. Je serais devenue eux si je l'avais pu, je serais devenue cheval... J'ai longtemps tellement rêvé d'en être un vraiment... S'ils n'avaient pas été là, je n'aurais pas eu de rêve ni de trêve, je n'aurais pas aimé vivre.

Les chevaux occupaient ma vie ; je ne voyais plus qu'eux, et n'entendais qu'eux...

Il y aurait eu fort peu de chances que je me trouve sur Sa route s'ils n'y avaient été aussi ! Sans le vouloir, ils m'ont menée à Lui... Je n'aurais pu ni contourner ni éviter tout ce qui m'est arrivé. Ils n'ont pas voulu ça ; ils ont été Son moyen de me voler ma vie...

Il avait promis, au commencement, tout le mal qu'Il n'allait pas me faire... Et je n'ai pas su entendre !

« À toi je ne ferai jamais de mal »... furent les premiers mots... étranges et maléfiques, venus d'ailleurs en cet instant choisi... Il sait déjà, je n'ai pas entendu...

Pourquoi ce mal ? Ce que tu fais me plonge dans le noir et l'angoisse ! Je ne comprends pas ce que tu fais... Mais je sais que ça te plaît...

Ce que je ne comprends pas, je l'écris. Les mots absorbent l'étrange frayeur qui me submerge et m'asphyxie. J'ai peur ; je sais qu'au travers de ces lignes « je », c'est moi avec ma peur. Et ma peur est l'encre qui tombe et imbibe mon malheur...

Je voudrais ne plus me voir dans ces mots-là, je voudrais sortir de ce malheur !

Je deviens intime avec le mal ; j'ai peur de mourir... Car déjà tu aurais pu me tuer... Deux fois au moins. Tu veux que je m'en souvienne ! Oui, j'ai peur de la folie qui te gouverne... Pourtant je ne peux y croire... Demain, pas même demain, tout à l'heure, tout sera redevenu normal. Plus aucune trace de ce qui vient d'arriver. Jamais tu ne laisses de trace. C'est ta religion. Tu es très scrupuleux dans le culte que tu rends à tes mystères.

Le mal que tu fais disparaît dans le silence. Tout ça reste entre nous, dans la plus stricte intimité ! À se demander si vraiment c'est arrivé, si je n'ai pas rêvé...

Peut-être que tu veux me montrer ce que tu sais faire... Que oui, tu peux le faire, et que, si tu voulais, tu ferais mieux encore... C'est ta loi qui s'installe et demeure là, tapie entre toi et moi comme un secret fauve qu'on partage et que je dois nourrir... C'est la loi de ton savoir-vivre, dont je commence à m'imprégner en même temps que la honte s'insinue... Je l'accepte comme un prix à payer, et ma peur scelle le marché : je suis à ta merci...

Je ne peux m'être trompée à ce point ! Je refuse l'idée de mon erreur, et la chasse loin, le plus loin possible...

Oui, il arrive que des femmes meurent... Je le sais bien... Mais cela n'a rien à voir avec moi, ni avec « ça », ni avec toi. Pourtant, je commence à comprendre comment elles meurent, comment ça peut leur arriver... Pas « pourquoi », mais seulement « comment »... Je viens d'entrer dans une zone dangereuse, obscure et froide, l'antichambre du pire dont, sans le savoir, j'ai poussé la

porte ! Me voilà dans un casting de Perrault, ou au château de Barbe bleue ! Je comprends qu'il y a du vrai dans ces histoires...

Mais j'enfouis mes pressentiments, j'efface l'irréalité de ce que je découvre, et je m'accroche à la normalité. Ce qui n'est pas normal, je l'enterre en attendant. En attendant quoi ? Je ne sais pas... Pour avancer, je foule des herbes folles qui poussent à profusion sur un chemin sauvage...

À mesure des jours qui passent, je sens de plus en plus qu'il est trop tard. Cette chose est arrivée, et au lieu de fuir, je suis restée. J'ai laissé quelque chose du mal me rejoindre, m'atteindre et m'envahir, comme une végétation dangereuse. Ma pensée n'est plus la même. Ma peur y creuse sa place dans le silence que tu imposes. Ma peur est ta puissante alliée... Tu la suscites comme un voile gris, sur tout ce que je vis.

Il y a toi, il y a moi, et il y a ton horloge, celle qui compte et contemple le temps de ses yeux mécaniques. Elle compte le temps qui passe sur ma peur et ma stupeur...

Ce n'était pas un accident... ça a recommencé... C'est en train de devenir une habitude, une habitude d'accident.

La première fois, ce n'était pas assez. Il a fallu que tu recommences, alors que je t'obéissais déjà, et que ma soumission t'était acquise...

Tu prends un grand plaisir à ce que tu fais. Je sens que ça t'excite, que ça te plaît ! Tu t'aimes faisant cela ! Ce que tu fais tue ma pensée. Même si je n'en meurs pas, ça me vide de moi, de ma vie, et ça fait mal longtemps, une douleur de morsure, qui dure. Ça fait mal d'abord, ça fait peur et ça fait honte ensuite... Pourquoi tu me fais ça ?

Pourquoi ?

Je ne comprends pas... Je pressens seulement que tu m'as choisie. En me persécutant, tu fais tes mises à jour existentielles. Tu te rééquilibres. Je fais partie d'un tout. Je suis le sacrifice nécessaire, un sacrifice propitiatoire, expiatoire. Tu me fais mourir vivante pour résilier je ne sais quoi... J'essaie de prévenir la furie, de prévoir ce qui va la déclencher, pour m'en protéger. Je ne sais pas ce qui libère l'enfer. Je sens seulement quand ça approche. L'enfer attend derrière une porte qui ferme mal. Je l'entends qui gronde, il est là, juste là, tout près de moi... Je sens son souffle glacé, la cruauté de sa colère, et ses ténèbres... Il n'y a rien d'autre que je puisse faire, ou même apprendre. L'enfer est là, derrière la porte, c'est tout... Et soudain tu lui ouvres et me livres à lui.

J'ignore ce que veut ta colère, je sais seulement qu'elle veut quelque chose... Je suis le lien entre le monde et ta colère, même si je ne sais pas ce que tu veux... Je suis le miroir de ta haine... Tu me contemples quand je la reçois.

C'est à ça que je te sers ; ta haine existe grâce à moi. Tu en savoures le reflet, car je la rends vivante. C'est un peu comme si tu la mettais au monde, à chaque fois.

Je tombe dans une trappe sans fond où depuis longtemps tu gardes ces choses-là, sans doute depuis bien avant moi... Et je suis seule face à ça, face à toi qui me tourmentes à ta guise, puisque ça y est, maintenant, je t'appartiens... Je te sers à exister, avec ce que tu caches. Je te sers à être ce que tu ne peux pas dire. À laisser vivre ce qui, en toi, n'est pas vivable, mais plus vrai que nature... Je suis tes mots scellés, tes mots les plus anciens et impossibles à dire.

Les femmes à qui tu souris de ton angélique sourire, sont loin d'imaginer ce meurtre de moi que cache ta façade de jour de fête, derrière la vitrine de ta désarmante simplicité.

Et à part celles qui l'ont appris à leurs dépens, qui, de toute façon, pourrait bien savoir ?

Je me demande parfois si je ne suis pas folle quand je te regarde donner le change, tellement parfaitement... J'ai toujours envie de croire, de te croire toi et pas moi. Il y a quelque chose d'inhumain, de surhumain dans cette comédie que tu me fais jouer... Alors je doute. Pas de toi, non ! C'est toujours de moi que je doute ! énergie. Alors tu pars, tu te retires en coulisses, histoire de te refaire...

Je n'en avais pas conscience avant toi, que de telles choses pouvaient exister ! Je n'en savais rien, et je n'arrive pas à m'habituer !

Pourtant, il faut que je m'y fasse. Non, tu n'es pas le « gentleman, l'homme exquis » dont les femmes raffolent ! Tu es la doublure terrifiante d'un ambassadeur des bas-fonds, un maître des sables mouvants dont j'ignorais qu'ils étaient si près de moi avant qu'ils m'engloutissent.

L'orage gronde...

Sans raison, la tension monte, quelque chose va lâcher, je le sens, je le sais... Je sens que ça vient, que ça approche, c'est le nouvel orage qui monte... Tu le sais, je le sais, et tu sais que je le sais... Tu sens ma peur. Comme un animal, tu respire son odeur. À l'avance, en moi, je supplie...

Mais dans un instant, tu vas exulter, ta haine va éructer comme une lave trop longtemps contenue ; le couvercle va sauter ! S'il est encore temps, si je peux encore atteindre la porte, je pars « en vacances », sans chaussures dans la nuit noire.

Si seulement tu voulais me délivrer, me rendre ma liberté... Mais non ! Ces scènes folles font tes délices ! Ta rage aime exulter. C'est elle que tu entends, et c'est à ça que je te sers, à faire vivre ta haine et son souffle méchant...

Il arrive qu'un tiers modifie le paysage, l'économie des forces, la répartition des équilibres... Tantôt ça fait du bien, mais tantôt c'est pire...

Jamais rien ne paraît de ce que tu me fais. Personne n'imagine, pas même ceux qui, sans le savoir, ont pu le provoquer. Tu as des amis gentils, d'autres qui m'inquiètent... et dont je me méfie.

Dans ce que je crains de pire, parfois tu me tues. Dans le scénario d'horreur, je sens mes dents, ou ma tête, exploser contre un mur ! Ta prose et tes mots sont frappants, mais sobres et originaux... Tu cisèles ensuite tes silences par des points de suspension. En commençant à dire, tu laisses entendre ce qui va venir... Quelque chose fait exulter ton délire et les images défilent... Dans cet instant, tu me laisses voir ce qui défile en toi ! Comme tu parles bien de ce que tu vas me faire... À qui voles-tu ces mots ?

Ensuite ça n'existera plus. Chaque nouvelle crise est une enluminure qui magnifie ma peur.

Je suis de moins en moins sûre de pouvoir supporter ce qui vient, et les ténèbres figées dans cette glace noire dont je suis prisonnière... J'ai trop peur, je n'en peux plus. Peut-être que ce qui ne tue pas rend plus fort... Qu'ensuite, je ne craindrai plus rien ! Ensuite ? Je crois vraiment que ça marche autrement, car je ne sais rien de la vraie suite !

Je participe à mon malheur quand tu me laisses imaginer la suite de tes promesses. Tu suggères... J'essaie de faire le tri entre ce que tu dis que tu vas me faire, et ce que tu vas vraiment me faire... Je n'ai jamais la réponse ! Qu'est-ce qui t'empêche de faire, finalement, tout ce que tu promets ?

Ces questions me hantent, se heurtent à ma pensée qui ne pense plus... Maintenant, je sais que pour sortir de là, je devrai me sauver. M'évader vraiment. Mais par où sortir ? Je ne sais même plus comment j'étais entrée... sans doute par un sentiment qui m'avait menée là.

Les choses marchent à l'envers ; j'ai d'abord eu les sentiments, ensuite seulement les pressentiments... Et je sais que désormais je te sers à ça, j'existe pour que tu me fasses « ça » ! Tes besoins sont ceux d'un animal dangereux, insatiable, et faussement civilisé... Depuis longtemps, dans le huis clos, à part Salope, je n'ai plus de nom ! Jamais plus tu ne m'appelles. Quand tu m'indiques une corvée, tu dis « Hé ! » Tu m'indiques tes besoins par un silence plein de colère, si je n'ai pas su les deviner à temps !

Depuis longtemps déjà, j'ai cessé d'être qui j'étais ; je tombe dans le fond de Ton abîme...

Je ne sais pas ce que tu fais. Je sais seulement que ça peut recommencer, si tu le désires, et dès que tu le désires.

Incapable, incapable, incapable... C'est, parmi les mots d'amour, les moins méchants, peut-être les plus vrais... Car il y a vraiment trop de choses dont je n'ai pas été capable ! À commencer par comprendre ce qui m'arrivait !

Morte-saison

Les grues ouvrent leur ballet céleste, le bal des grands froids, avec les feux de bois mouillé de ta cheminée glacée. Je soigne la cicatrice du cheval tyran, qui dort dehors. Que le froid ne la mette pas encore à vif. J'aime ce tyran-là. Il a plus d'humanité que toi. Et j'aime le soigner. J'aime bien soigner de toute façon. Je trouve étrange qu'il ait moins froid que moi. Il attend du soleil du matin qu'il monte et réchauffe la terre... Qu'il lui réchauffe aussi le cœur. Les chevaux ne se plaignent pas. Ils se contentent d'un silence qui leur appartient. Je suis comme eux à présent.

Les grues cendrées déroulent leurs géantes arabesques au-dessus de moi. Je ne sais si l'hiver sera aussi long que leurs processions... J'en ai vu se dérouler, de leurs rubans de processions nomades... J'appréhende ce froid qui les pousse plus loin, ce nouveau froid qui vient !...

J'habite la morte-saison qu'elles fuient, où les nuits sont plus longues que les jours, où se cache la bête qui attend son heure, dans la nuit noire de ton cœur... Je la pressens... Elle est là ; elle attend, elle respire. Je l'entends. Elle prend note de tout ce que je fais, à la lueur des insomnies. C'est une bête étrange et capricieuse, dangereuse si on ne parle pas ses codes, si on n'apprend pas ses signes. Si on ne fait pas son jeu de vieille étoile aigrie... Surtout, pas se tromper, sinon... gare !

C'est un peu comme vivre avec un fauve. Le fauve sera toujours un fauve, même si parfois il lui arrive de se montrer gentil.

On peut l'aimer longuement, mais pour l'aimer longtemps, il faut rester en vie ; faire donc « bien attention ». J'ai peur qu'il aime le goût de ma chair, l'odeur de ma viande comme une promesse dont Il se délecte à l'avance. Et surtout, jamais je n'oublie que je connais si peu la loi de ses étoiles...

Le présent m'inquiète, mais je crains que l'avenir ne lui ressemble, en pire ! J'ai fait connaissance d'un mal dont j'ignorais qu'il existait, dont je n'ai pas appris à me défendre ! Je suis vulnérable ; jamais je n'ai éprouvé ainsi ce que je suis vraiment ! J'ai des restes de pensées qui m'embrouillent et m'entortillent. Des restes de quand j'étais libre. Aujourd'hui, je ne sais plus qui je suis...

Il est pourtant révolu, ce temps de dire que ce qui m'arrive de mal n'est rien de grave, n'est rien du tout. Rien n'est rien du tout dans le mal que je reçois. Je me sens définie, ou plutôt indéfinie par un lignage particulier, un lignage de non-guerrières, dans lequel je tiens mon rang ; je me demande si ces choses sont originelles, si elles existent depuis toujours... j'essaie d'imaginer l'origine de ce mal...